

Jean
Baudrillard
Carnaval
et
cannibale

Carnets

L'Herne

© Éditions de L'Herne pour « Carnaval et cannibale »,
extrait du Cahier de L'Herne Baudrillard, n°84, 2004.

© **Éditions de L'Herne, 2008**

22, rue Mazarine 75006 Paris

Lherne@wanadoofr

Jean Baudrillard

CARNAVAL
ET
CANNIBALE

suivi de
LE MAL VENTRILOQUE
(inédit)

L'Herne

CARNAVAL ET CANNIBALE OU LE JEU DE L'ANTAGONISME MONDIAL

On peut repartir de la fameuse formule de Marx sur l'histoire qui se produit d'abord comme événement authentique pour se répéter comme farce. On peut concevoir ainsi la modernité comme l'aventure initiale de l'Occident européen, puis comme une immense farce qui se répète à l'échelle de la planète, sous toutes les latitudes où s'exportent les valeurs occidentales, religieuses, techniques, économiques et politiques. Cette « carnavalisation » passe par les stades, eux-mêmes historiques, de l'évangélisation, de la colonisation, de la décolonisation et de la mondialisation. Ce qu'on voit moins, c'est que cette hégémonie, cette emprise d'un ordre mondial dont les modèles – non seulement techniques et militaires, mais culturels et idéologiques – semblent irrésistibles, s'accompagne d'une réversion extraordinaire par où cette puissance est lentement minée, dévorée, « cannibalisée » par ceux mêmes qu'elle carnavalise. Le prototype de cette cannibalisation silencieuse, sa scène primitive en quelque sorte, serait cette messe solennelle de Recife, au Brésil, au XVI^e siècle, où les évêques venus tout exprès du Portugal pour célébrer leur conversion passive, sont dévorés par les Indiens – par excès d'amour évangélique (le cannibalisme comme forme extrême de l'hospitalité). Premières victimes de cette mascarade évangélique, les Indiens poussent spontanément à la limite et au-delà : ils absorbent physiquement ceux qui les ont absorbés spirituellement.

C'est cette double forme carnavalesque et cannibalique qu'on voit partout répercutée à l'échelle mondiale, avec l'exportation de nos valeurs morales (droits de l'homme, démocratie), de nos principes de rationalité économique, de croissance, de performance et de spectacle. Partout repris avec plus ou moins d'enthousiasme, mais dans une totale ambiguïté par tous ces peuples échappés à la bonne parole de l'universel, « sous-développés », donc terrain de mission et de conversion forcée à la modernité, mais bien plus encore qu'exploités et opprimés : tournés en dérision, transfigurés en caricature des Blancs – comme ces singes qu'on montrait jadis dans les foires en costume d'amiral.

Cependant ils singent les Blancs qui les prennent pour des singes. D'une façon ou d'une autre, ils renvoient cette dérision multipliée à ceux qui la leur infligent, ils se font la dérision vivante de leurs maîtres, comme dans un miroir déformant, piégeant les Blancs dans leur double grotesque – illustration magnifique de tout cela dans les *Maîtres-Fous*, de Jean Rouch, où les Noirs ouvriers à la ville se rassemblent le soir dans la forêt pour singer et exorciser, dans une sorte de transe, leurs maîtres occidentaux : le patron, le général, le conducteur de bus. Ce n'est pas un acte politique, c'est un *acting-out* sacrificiel – stigmatisation de la domination par ses signes mêmes.

Mais on peut se demander si ces Blancs-là, le patron, le flic, le général, ces Blancs « d'origine » ne sont pas déjà des figures de mascarade, s'ils ne sont pas déjà une caricature d'eux-mêmes – se confondant avec leurs masques. Les Blancs se seraient ainsi carnavalesqués, et donc cannibalisés eux-mêmes longtemps avant d'avoir exporté tout cela dans le monde entier. C'est la grande parade d'une culture saisie par une débauche de moyens et s'offrant à elle-même en pâture : dévoration d'elle-même, dont la consommation de masse et de tous les biens possibles est la figure la plus actuelle. En ajoutant à cette farce cette autre dimension dont parlait W. Benjamin, selon laquelle l'humanité réussit aujourd'hui à faire de sa pire aliénation une jouissance esthétique et spectaculaire.

Ce grand show collectif par où l'Occident s'affuble non seulement des dépouilles de toutes les autres cultures, dans ses musées, dans sa mode et dans son art, mais aussi des siennes propres. L'art joue d'ailleurs

pleinement son rôle dans cette péripétie : Picasso s'annexe le meilleur d'un art « primitif », et l'artiste africain recopie aujourd'hui Picasso dans le cadre d'une esthétique internationale.

Que toutes les populations affublées des signes de la blancheur et de toutes les techniques venues d'ailleurs en soient en même temps la parodie vivante, si elles en sont la dérision, c'est que celle-ci est tout simplement dérisoire, mais que *nous* ne pouvons plus le voir. C'est dans leur extension à l'échelle mondiale que se révèle la supercherie des valeurs universelles. S'il y a bien eu un événement premier, historique et occidental, de la modernité, nous en avons épuisé les conséquences, et elle a pris pour nous-mêmes une tournure fatale, une tournure de farce.

Mais la logique de la modernité voulait que nous l'imposions au monde entier, que le *fatum* des Blancs soit celui de la race de Caïn, et que nul n'échappe à cette homogénéisation, à cette mystification de l'espèce.

Lorsque les Noirs tentent de se blanchir, ils ne sont que le miroir déformé de la négrophication des Blancs, auto-mystifiés dès le départ par leur propre maîtrise. Ainsi tout le décor de la civilisation moderne multiraciale n'est-il qu'un univers en trompe l'œil où toutes les singularités de race, de sexe, de culture, auront été falsifiées jusqu'à devenir une parodie d'elles-mêmes.

Si bien que c'est l'espèce entière qui, à travers la colonisation et la décolonisation, s'autoparodie et s'autodétruit dans un gigantesque dispositif de simulation, de violence mimétique où s'épuisent aussi bien les cultures indigènes que l'occidentale. Car l'occidentale ne triomphe en aucune sorte : elle y a depuis longtemps perdu son âme (Hélé Béji). Elle s'est elle-même carnavalesquée, y ajoutant encore le ridicule d'organiser à grands frais le musée mondial des oripeaux de toutes les cultures.

Si on reprend la profonde parabole de Borges sur le Peuple des Miroirs, où les vaincus, relégués de l'autre côté des miroirs, sont réduits à la ressemblance, à n'être plus que l'image-reflet de leur vainqueur... Mais, dit Borges, voilà que peu à peu ils se mettent à leur ressembler de moins en moins et, un jour, ils franchiront le miroir dans l'autre sens et mettront fin à l'hégémonie de l'Empire... Si donc on envisage ce qui se passe réellement dans cette confrontation planétaire, on voit que les peuples asservis, loin –

du fond de leur esclavage – de ressembler de moins en moins à leurs maîtres et de prendre leur revanche libératrice, se sont mis au contraire à leur ressembler de plus en plus, à mimer grotesquement leur modèle, en surenchérissant sur les signes de leur servitude – ce qui est l’autre façon de se venger – une stratégie fatale, dont on ne saurait dire si elle est victorieuse, puisqu’elle est meurtrière pour les deux.

C’est toute la blancheur qui enterre la négritude sous les traits du Carnaval. Et c’est toute la négritude qui absorbe la blancheur sous les traits du Cannibale. Cannibalisation contre carnavalisation – il semble que par un immense dérapage anthropologique, toute l’espèce se soit fourvoyée dans cette mascarade.

C’est le paradoxe des valeurs universelles. Tous les mouvements sociaux dans la société noire, toute cette caricature de pouvoir et de contre-pouvoir, toutes ces séquelles d’une bourgeoisie occidentale qui, dans sa cohérence « historique » prendrait presque valeur d’événement original. Finalement la culture moderne occidentale n’aurait jamais dû sortir de son ordre, où elle constituait une espèce de singularité. Mais cela, elle ne le pouvait pas, elle ne pouvait échapper à cette extrapolation violente, parce qu’elle portait déjà en elle-même sa propre dénégation, en même temps que son affirmation universelle. Le ressac de cet immense mouvement est en train d’avoir lieu, sous forme de décomposition accélérée de l’universel. Et la mondialisation n’est rien d’autre que le théâtre de cette décomposition — de cette farce consécutive à l’histoire.

*

* *

La mascarade de style Schwarzenegger peut servir d’illustration à n’importe quelle structure de pouvoir et au fonctionnement même du politique. On peut l’analyser comme caricature de la démocratie. Comme parodie grotesque – qui laisserait l’espoir, en la démasquant – d’un exercice rationnel du pouvoir. Mais si on fait l’hypothèse que le pouvoir ne se soutient que de cette simulation grotesque, et qu’il est en quelque sorte un défi à la société, et non pas du tout sa représentation, alors Bush est

l'équivalent de Schwarzenegger. Mieux : ils remplissent tous les deux parfaitement leur rôle, et ils sont « *the right men in the right place* ». Non pas qu'un pays ou un peuple aurait, selon la formule, les dirigeants qu'il mérite, mais parce qu'ils sont l'émanation de la puissance mondiale telle qu'elle est. La structure politique actuelle des États-Unis correspond littéralement à leur domination à l'échelle mondiale : Bush dirige les États-Unis de la même façon que ceux-ci exercent leur hégémonie sur le reste de la planète – il n'y a donc aucune raison d'imaginer une alternative (on pourrait même soutenir que la domination d'une puissance mondiale est à l'image du privilège absolu de l'espèce humaine sur toutes les autres).

C'est tout le paradoxe du pouvoir. Et il faut se défaire une fois pour toutes de l'illusion, très Mai 68, mais au fond une idée des Lumières, de l'imagination ou de l'intelligence au pouvoir (à revoir toutes les utopies naïves de 68 : « L'imagination au pouvoir ! » mais aussi « Prenez vos désirs pour la réalité ! » « Jouissez sans entraves ! » – tout cela s'est réalisé, hyperréalisé « sans entraves », de par le développement pur et simple du système).

Tout dépend de l'idée qu'on se fait du pouvoir. Si le présupposé est l'intelligence au pouvoir, alors la persistance, voire la permanence de la stupidité au pouvoir est inexplicable (pourtant les rares exemples historiques de l'intelligence au pouvoir montrent qu'elle entre le plus souvent très vite dans les voies de la stupidité). Ce serait donc plutôt la preuve que, quelque part, la stupidité fait partie des attributs du pouvoir, qu'elle en est un privilège de fonction. Peut-être cette fonction remonte-t-elle à celle, ancestrale, d'avoir à assumer la part maudite du social – dont la stupidité – ce qui nous ferait remonter aux « mannequins de pouvoir » des sociétés primitives, et expliquerait pourquoi les plus bornés, les moins imaginatifs s'y maintiennent le plus longtemps.

Ce qui éclairerait peut-être aussi la disposition générale des populations à déléguer leur souveraineté aux plus inoffensifs, aux plus oligocéphales de leurs concitoyens. C'est une sorte de malin génie qui pousse les gens à élire quelqu'un de plus bête que soi – par précaution envers une responsabilité dont on se méfie toujours dès lors qu'elle vous incombe d'en haut, et par jubilation secrète d'assister au spectacle de la bêtise et de la corruption des

hommes au pouvoir. C'est par un effort surhumain, contrairement aux illusions démocratiques des Lumières, qu'on peut se résoudre à choisir le meilleur, et c'est pourquoi, surtout en période de turbulences, les citoyens se porteront en masse vers celui qui ne leur demande pas de réfléchir. C'est une sorte de conjuration silencieuse, analogue, dans la sphère politique, au complot de l'art dans un autre domaine. C'est ainsi, sous un angle bien différent, que Bush remplit tous les rôles. D'un côté Ben Laden déclare qu'il a besoin de la stupidité de Monsieur Bush, et que donc il souhaite sa réélection. De l'autre, une majorité d'Américains souhaite la présence à la Maison blanche de quelqu'un dont la stupidité et la banalité sont une caution pour leur propre conformisme. Plus il sera stupide, moins ils se sentiront personnellement idiots.

Dans cette fonction « stupide » et héréditaire, le pouvoir est une configuration virtuelle qui absorbe et métabolise à son profit n'importe quel élément. Il peut être fait d'innombrables particules intelligentes, cela ne changera rien à sa structure opaque – c'est comme un corps qui change de cellules sans cesser d'être le même. Ainsi bientôt chaque molécule de la nation américaine, comme par transfusion sanguine, sera venue d'ailleurs. L'Amérique sera devenue noire, indienne, hispanique, portoricaine, sans cesser d'être l'Amérique. Elle sera même d'autant plus mythiquement américaine qu'elle ne le sera plus « authentiquement ». Et d'autant plus fondamentaliste qu'elle n'aura plus de fondement (si même elle en a jamais eu, puisque même les Pères Fondateurs étaient venus d'ailleurs). Et d'autant plus intégriste qu'elle sera devenue, dans les faits, multiraciale et multiculturelle. Et d'autant plus impérialiste qu'elle sera dirigée par les descendants des esclaves. C'est comme ça. C'est un paradoxe, mais qui dément la thèse de l'imagination au pouvoir.

C'est le pouvoir lui-même qui doit être aboli et cela non seulement dans le refus d'être dominé – ce qui constitue l'essence de toutes les luttes traditionnelles – mais tout autant, et tout aussi violemment, dans le refus de dominer. Car la domination implique les deux, et si le refus de dominer avait la même violence, la même énergie que celui d'être dominé, il y a bien longtemps qu'on ne rêverait même plus de révolution. On comprend par là même pourquoi l'intelligence ne peut, et ne pourra jamais être au pouvoir :

c'est qu'elle est faite justement de ce double refus. « Si je pouvais penser qu'il y a au monde quelques hommes *sans aucun pouvoir*, alors je saurais que rien n'est perdu. » (Canetti).

*

**

Avec l'élection d'Arnold Schwarzenegger au poste de gouverneur de Californie, nous sommes en pleine mascarade, là où la politique n'est plus qu'un jeu d'idoles et de fans. C'est un immense pas vers la fin du système représentatif. Et ceci est la fatalité du politique actuel – que partout celui qui mise sur le spectacle périra par le spectacle. Et ceci est valable pour les « citoyens » comme pour les politiciens. C'est la justice immanente des médias. Vous voulez le pouvoir par l'image ? Alors vous périrez par le retour-image. Le carnaval de l'image est aussi l'autocannibalisation par l'image.

Cela dit, il ne faut pas conclure trop vite de l'élection de Schwarzenegger à la dégradation des mœurs politiques américaines. Il y a derrière cette mascarade une stratégie politique de grande envergure, certainement non délibérée (ceci supposerait une trop grande intelligence), et qui dément paradoxalement nos analyses critiques et nos éternelles illusions démocratiques. En élisant Schwarzenegger (ou encore dans l'élection truquée de Bush en 2000), dans cette parodie hallucinante de tous les systèmes de représentation, l'Amérique se venge à sa façon du mépris symbolique dont elle est l'objet. C'est par là qu'elle fait la preuve de sa puissance imaginaire, car dans cette fuite en avant dans la mascarade démocratique, dans cette entreprise nihiliste de liquidation des valeurs et de simulation totale plus encore que sur le terrain de la finance et des armes, nul ne peut l'égaliser, et elle aura longtemps plusieurs longueurs d'avance. Cette forme extrême, empirique et technique, de dérision et de profanation des valeurs, cette obscénité radicale et cette impiété totale d'un peuple par ailleurs « religieux », c'est là le secret de son hégémonie mondiale. C'est cela qui fascine tout le monde, c'est cela dont nous jouissons à travers même le rejet et le sarcasme de cette vulgarité phénoménale, d'un univers

(politique, télévisuel) enfin ramené au degré zéro de la culture. Je le dis sans ironie, et avec admiration : c'est ainsi, par la simulation radicale, que l'Amérique domine le reste du monde, à qui elle sert de modèle, et en même temps se venge du reste du monde qui, en termes symboliques, lui est infiniment supérieur. Le challenge de l'Amérique est celui d'une simulation désespérée, d'une mascarade qu'elle impose au reste du monde, jusque dans le simulacre désespéré de la puissance militaire. Carnavalisation de la puissance. Et ce défi-là ne peut pas être relevé : nous n'avons ni finalité ni contre-finalité à lui opposer.

Dans ce sens, il faut revoir les phases successives de cette mascarade mondiale de la puissance. C'est tout d'abord l'Occident plus généralement qui plaque sur le monde entier, au nom de l'universel, ses modèles politiques et économiques, son principe de rationalité technique. Mais là n'est pas la fine fleur de l'intoxication et de la domination. Au-delà de l'économique et du politique, c'est dans l'emprise de la simulation, d'une simulation opérationnelle de toutes les valeurs, de toutes les cultures, que s'affirme aujourd'hui la puissance mondiale. Ce n'est plus par l'exportation des techniques, des valeurs, des idéologies que s'affirme cette puissance, mais par l'extrapolation universelle d'une parodie de ces valeurs (la démocratie s'universalise sous forme caricaturale, dérisoire – c'est sur le simulacre du développement et de la croissance que se règlent les pays « sous-développés », c'est sur la restitution fantoche, disneyfiée, de leur culture que se règlent les peuples en voie de disparition – tous fascinés par un modèle universel dont l'Amérique, tout en en escomptant les bénéfices, est la première victime).

*

**

C'est leur vie et leur mort que les terroristes mettent en jeu, au prix le plus élevé. Nous (l'Occident), c'est tout ce par quoi un être humain garde quelque valeur à ses propres yeux dont nous faisons le sacrifice délibéré. Notre potlatch à nous, c'est celui de l'indignité, de l'impudeur, de l'obscénité, de l'avilissement, de l'abjection. C'est tout le mouvement de notre culture – c'est là où nous faisons monter les enchères. Notre vérité est toujours du côté du dévoilement, de la désublimation, de l'analyse

réductrice – c’est la vérité du refoulé, de l’exhibition, de l’aveu, de la mise à nu – rien n’est vrai s’il n’est désacralisé, objectivé, dépouillé de son aura, traîné sur scène. Notre potlatch, c’est celui de l’indifférence – indifférenciation des valeurs, mais aussi indifférence à nous-mêmes. Si nous ne pouvons pas mettre en jeu notre propre mort, c’est que nous sommes déjà morts. Et c’est cette indifférence et cette abjection que nous lançons aux autres comme un défi : le défi de s’avilir en retour, de nier leurs propres valeurs, de se mettre à nu, de se confesser, d’avouer – bref de répondre par un nihilisme égal au nôtre.

Nous essayons bien de leur arracher tout cela de force, la pudeur dans les prisons d’Abou Ghraïb, le voile dans les écoles, mais ça ne suffit pas à nous consoler de notre abjection, il faut qu’ils y viennent d’eux-mêmes, qu’ils se sacrifient eux-mêmes sur l’autel de l’obscénité, de la transparence, de la pornographie et de la simulation mondiale. Qu’ils perdent leurs défenses symboliques et prennent d’eux-mêmes le chemin de l’ordre libéral, de la démocratie intégrale et du spectaculaire intégré.

Tout l’enjeu de la confrontation mondiale est là : dans cette provocation à l’échange effréné de toutes les différences, dans ce défi de s’égaliser à nous dans la déculturation, dans le ravalement des valeurs, dans l’adhésion aux modèles les plus désenchantés.

Les stratégies pétrolières ne font que masquer une déstructuration beaucoup plus grave.

La puissance mondiale est celle du simulacre, d’une carnavalisation universelle que l’Occident impose au prix de sa propre humiliation, de sa propre mutilation symbolique. Défi contre défi. Potlatch contre potlatch ?

Est-ce que l’enjeu de l’indifférence et du déshonneur est égal à l’enjeu de la mort ? Cette confrontation a-t-elle une fin, et quel peut être le résultat final d’une victoire de l’un ou de l’autre ?

*

* *

Sur ce point, je suis complètement d'accord avec l'hypothèse du double potlatch de Boris Groys¹ : le potlatch occidental de la nullité, de l'auto-avilissement, de la honte, de la mortification opposé au potlatch de la mort. Mais s'agit-il là d'une véritable réponse symbolique au défi des terroristes ? Ne parlons pas de la guerre, ni de la lutte « contre le Mal », qui, elles, sont l'aveu d'une impuissance totale à répondre symboliquement au défi de la mort. Nous parlons du sacrifice délibéré par l'Occident de toutes ses valeurs, de tout ce par quoi un être, ou une culture, a quelque valeur à ses propres yeux. *Il sacrificio dellà dignità fondamentale, dell' pudore, dell' honore...* une néantisation de soi, un désenchantement, une prostitution de soi jetée à la face de l'Autre comme arme de dissuasion massive – séduction vertigineuse par le vide, défi à l'Autre (l'Islam, mais aussi le reste du monde) de se prostituer en retour, de se dévoiler, de cracher tous ses secrets et de perdre toute souveraineté – donc celle par excellence de la mort.

S'agit-il là d'un immense autodafé – auquel cas on peut le prendre pour une réponse symbolique, par défi réciproque. Potlatch contre potlatch – l'un balance-t-il l'autre ? On peut penser que l'un est un potlatch par excès (celui de la mort), l'autre un potlatch par défaut (celui de l'autodérision et de la honte). Dans ce cas, ils ne se font pas exactement face, et il faudrait parler d'un potlatch asymétrique. Ou bien... ou bien faut-il penser (et donner par là, de quelque façon raison à Boris Groys) qu'en fin de compte nulle forme, pas même celle du défi de la mort, du sacrifice extrême, ne peut être tenue pour supérieure, ni donc le défi terroriste pour supérieur au défi occidental inverse ? Il semble pourtant que celui-ci ne soit pas en mesure, comme c'est la règle du potlatch, ni de répondre d'égal à égal, à la mort par la mort, ni surtout de surenchérir, de répondre au-delà – car qu'y a-t-il au-delà de la mort ? Mais on peut penser qu'au plus haut niveau, au sommet de la confrontation, joue une forme de réversibilité plus globale, plus radicale encore, qui fait que nulle forme, même la plus haute, n'échappe à la réversion, à la substitution victorieuse d'une autre – comme dans le jeu de la pierre, des ciseaux et de la feuille. Même ce qu'on peut concevoir de plus extrême, de plus sublime, sera repris et dépassé par quelque autre forme – peut-être même par son inverse, ou sa caricature. C'est ainsi. C'est le jeu. Les jeux ne sont jamais faits.

Cela dit, envisager qu'une puissance mondiale, qui est quand même bien une forme de dégradation de soi et de dégradation universelle, puisse constituer néanmoins une puissance de défi, de réponse au défi venu de l'autre monde – c'est-à-dire en définitive une puissance symbolique, signifie pour moi une révision déchirante, une mise en balance de ce que j'ai toujours pensé (dont l'horizon a toujours été la révolte et la victoire finale des « Peuples du Miroir »). Mais peut-être faut-il se résoudre à ce que même la réversibilité comme arme de séduction massive ne soit pas l'arme absolue, et qu'elle soit affrontée à quelque chose d'irréversible – dans ce qu'on peut dès aujourd'hui entrevoir de pire comme perspective finale.

(2004)

1 Voir Boris Groys, « Les corps d'Abou Ghraib », Cahier de L'Herne Baudrillard, n° 84, 2004, p. 268.

LE MAL VENTRILOQUE

- *Que feriez-vous donc si vous aviez pour un jour le gouvernement du monde ?*
- *Sans doute ne me resterait-il plus qu'à abolir la réalité !*
- *J'aimerais bien savoir comment vous vous y prendriez !*

Musil

Il y a une forme originale de répétition, celle qui traduit le fait qu'on n'a jamais qu'une seule idée dans sa vie (quand on a la chance d'en avoir une), mais que l'analyser permet de la nuancer ou de la faire transparaître et ressurgir selon la forme de la spirale ou de l'anamorphose.

Sous la forme du fragment, la pensée ne cesse de faire allusion à une seule idée – jouant, sous des angles toujours divers et insolites, de la perspective et de l'illusion. Car c'est tout un art que de dérouler une pensée telle qu'on finit par passer à côté sans la voir. C'est le contraire du discours qui expose ses résultats et ses arguments, et s'assigne à résidence dans ses propres conclusions.

De la même façon, la plupart des événements actuels ne font que de la figuration. Certains seulement se déroulent non pas comme on nous les donne à voir, selon une succession causale et historique, mais selon une forme d'anamorphose où ils s'enchaînent de façon plus étrange, sans que le sens ni l'idée n'apparaissent vraiment. Ils se changent l'un dans l'autre en

quelque sorte, et certains – souvent les plus infimes – montent en puissance au fil de ce rapport analogique avec la pensée.

Ce serait un peu cela l'objectif de l'analyse : *se rapprocher du cœur analogique de l'événement et de la pensée.*

Et je pense que ce cœur aujourd'hui pour nous est la sphère de l'hégémonie qu'on confond trop facilement, sous le signe du pouvoir, avec la domination.

La domination se définit par ce à quoi elle s'oppose, par des rapports de force et des contradictions internes. Elle se définit par une négativité, et le maître a autant besoin de l'esclave, que l'inverse, pour exister. L'hégémonie, elle, n'a plus besoin de terme adverse, elle n'a plus besoin de son contraire pour exister – ce pour quoi elle n'a pas, à la différence de la domination, de définition (et ce pour quoi le concept de libération n'a pas de sens pour elle. Il n'en a que dans le champ des systèmes de domination).

On ne saurait d'ailleurs parler d'« hégémonisants » et d'« hégémonisés » comme on parle de dominants et de dominés. C'est cela qui fait la puissance de l'hégémonie, et dans ce sens on peut y voir le stade suprême du pouvoir – mais ce n'est plus exactement un pouvoir politique, c'est une sorte d'hyperpuissance libérée de toute légitimité ou représentation, libérée même de la domination et du pouvoir. Une forme de suprématie.

Cette sphère, où se trament, partout dans le monde, les mêmes liens technologiques, les mêmes réseaux d'intégration et de circulation, le même type d'échange et d'interface généralisé, on ne peut plus lui concevoir de pôle adverse ou antagoniste. Peu à peu d'ailleurs, on perd jusqu'à l'imagination de ce qui pourrait s'y opposer – inertie qu'illustre avec violence la situation politique actuelle. Si donc il existe des forces antagonistes à cette puissance mondiale – et on ne peut pas douter qu'il en existe (oui, mais justement, où sont-elles ?) –, elles ne sont plus à proprement parler des forces d'opposition, elles ne sont plus dans un face-à-

face conflictuel, contradictoire, elles se font paradoxales, parataxiques, parallèles, asymétriques.

Il faut se résoudre à l'idée que la négativité, telle que nous l'avons connue, ce ressort de l'histoire et des actions humaines, est en voie de disparition, et que le jeu de l'antagonisme mondial se joue maintenant d'une tout autre façon, loin des bonnes vieilles oppositions et des bons vieux rapports de force. On est passé de l'analyse critique et de l'enjeu des Lumières non pas à une réconciliation démocratique et à un bon ordre mondial, comme on voudrait nous le faire croire, mais à un stade bien plus radical encore – qui ne laisse plus place à aucune stratégie, ce qui désespère les états-majors.

La domination, elle, avait encore sa stratégie. Elle était d'intégrer le négatif au fil des conflits et selon une perspective dialectique ouverte par ses adversaires eux-mêmes. Tandis que la forme hégémonique tend tout simplement à les liquider, en les tenant pour nuls, excentriques et résiduels. Une manière, non plus d'oppression et d'aliénation, mais d'excommunication de tout ce qui ne rentre pas dans cette sphère de l'échange et de la performance intégrale. Une manière de forclusion d'une minorité délinquante – exactement à l'image de la position théologique qui dit que *le Mal n'existe pas*.

Vu sous cet angle, le Mal n'est plus l'envers, ou l'ennemi du Bien (auquel cas, il suffirait de le faire fonctionner en miroir négatif, au bénéfice d'une rédemption finale) – non ! il n'existe tout simplement plus, il n'est qu'illusion et fantasmagorie.

À ce point d'une emprise totale qui est celle, actuelle ou virtuelle, de la toute-puissance mondiale, *le Bien n'a plus besoin du Mal pour exister*. La positivité ne tient plus aucun compte de la négativité, ni comme force diabolique, ni comme antithèse dialectique.

C'est ainsi qu'au fil de ce que Günther Anders appellerait *l'obsolescence* de la domination, toutes les oppositions réglées, la pensée critique et le fameux « travail du négatif » se sont trouvés instrumentalisés au service du système, et que nous sommes désespérément à la recherche d'un pôle

antagonique, ou de quoi que ce soit qui puisse faire échec et désappareiller l'ensemble.

Serait-ce là le mouvement irrésistible de l'histoire ? On peut le penser.

Dans ce cas, les jeux sont faits, et tous les événements violents, réfractaires, fantômes qui traversent l'époque (du 11 septembre au Non référendaire ou à l'autodafé des banlieues) ne sont que des exceptions archaïques, résiduelles, formes de délinquance populiste ou de fanatisme aveugle à cette rédemption technocratique. Pour les autres, ceux qui ont perdu *toutes* leurs illusions, les jeux sont également faits : c'est l'option finale, et on ne peut rien contre elle. Nous en sommes les otages – tous à la fois victimes et complices – immergés dans le même monopole mondial des réseaux. Monopole que d'ailleurs – et c'est là, la ruse suprême de l'hégémonie – personne ne détient plus. Car personne, ni individu, ni État, ni instance supérieure, ne répond plus de tout cela, ni pour le meilleur ni pour le pire.

Dès lors que le Bien s'est débarrassé de tout adversaire, il devient exponentiel et n'a plus d'autre fin que la saturation du monde et son extension « *on line* ».

Et pourtant tout n'est pas encore au mieux dans ce *meilleur des mondes*, car, à mesure que cette performance devient mondiale, elle devient aussi de plus en plus inintelligible. Et on est forcément conduit à se demander si justement cette inintelligibilité ne trahirait pas l'émergence d'une puissance contre-hégémonique, d'une puissance antagonique égale, sinon supérieure.

Reste à explorer toutes les voies de l'hégémonie, en particulier tous les processus de liquidation du négatif – et simultanément, sans illusion sur les valeurs critiques forgées à l'ère de la domination, les voies de la véritable contre-hégémonie, qui sont peut-être aussi les voies de l'agonie de la puissance.

*
* *

Le processus fondamental est sans doute que toute chose court vers son abstraction, selon un désir frénétique d'échapper à sa matérialité. Il y a une sorte de rupture progressive avec le monde, dont la phase terminale serait celle où l'Autre a disparu, et où on ne peut plus se nourrir – avec une délectation mêlée d'effroi et de dégoût – que de soi-même, tout le processus historique se ramenant à une spirale autoréférentielle.

Le capital est l'expression la plus pure du principe de réalité. *Il est devenu la réalité.* Il l'a produite, il l'est devenue, mais aussi, en disparaissant, il la fera disparaître du même coup. Le mouvement par lequel il est devenu la réalité et par lequel il la dévore est le même.

Dans sa forme avancée, il vise à une abstraction de plus en plus grande, et donc à se délester de cette machine à ralentir les échanges que serait encore la réalité. Il en fait donc le sacrifice, et, du coup, se sacrifie lui-même.

C'est ainsi qu'on passe au-delà du capital – lequel a joué jusqu'au bout son rôle historique de domination et d'aliénation –, mais ne pouvant aller plus loin, il lui fallait laisser la place à un système d'abstraction encore plus radicale – celle, numérique, électronique, virtuelle, qui parachève cette fuite hors de la matérialité dont nous parlions –, et au terme de laquelle le monde comme l'humain ont définitivement disparu.

Toute dimension personnelle, toute démiurgie est abolie au profit d'une mécanique opérationnelle. Déresponsabilisation totale de l'homme : aujourd'hui, même le pouvoir fait honte, il n'y a plus personne pour l'assumer véritablement.

L'espèce humaine est sans doute la seule à avoir inventé un mode spécifique de disparition, qui n'a rien à voir avec la loi de la nature. Peut-être même un art de la disparition.

Mais peut-être finalement rêvions-nous de cette irresponsabilité, de cette défausse totale de la liberté et de la volonté – « nous l'avons rêvé, IBM l'a fait ! ». Rien n'est plus rusé ni plus inventif que l'homme lorsqu'il s'agit d'explorer les moindres nuances de la servitude. Toute cette révolution

électronique, cybernétique, n'est peut-être qu'une ruse animale que l'homme a trouvée pour échapper à lui-même, en même temps qu'à la responsabilité monstrueuse à laquelle il est désormais surexposé, dans un contexte devenu mondial. Régression du processus sexuel, régression du processus de mort, régression de toute singularité et de tout processus fatal au profit de la solution finale : l'équivalent technique et artificiel de la vie et de la mort.

Quoi qu'il en soit, au-delà de ce *vanishing point*, tout perd sa puissance négative, mais tout continue d'exercer une influence occulte, comme on l'a dit des dieux antiques. Tout se perpétue et infiltre notre vie à doses infinitésimales, souvent plus dangereuses que l'instance visible qui nous dominait. Les interdits, les contrôles, les inégalités, les différences disparaissent une à une, mais c'est pour mieux s'intérioriser dans la sphère mentale...

Disparition du sujet, par exemple, qui est un peu l'image en miroir de celle du Réel. En effet, le Sujet se perd – cette instance de volonté, de liberté, de représentation, le Sujet du pouvoir, du savoir, de l'histoire, celui-là disparaît, au profit d'une subjectivité diffuse, flottante et sans substance – immense surface de réverbération d'une conscience vide, désincarnée – toutes choses rayonnant d'une subjectivité sans objet – chaque monade, chaque molécule prise au piège d'un narcissisme définitif, d'un retour-image perpétuel. Telle est l'image d'une subjectivité de fin du monde, d'où le sujet en tant que tel a disparu – victime de cette péripétie fatale à laquelle, rien dans un sens, ne s'oppose plus, ni l'objet, ni le réel, ni l'Autre.

*

* *

La compulsion d'accumulation, de croissance, de production et de reproduction – en fait, tout cela est l'assomption du prolétariat en tant que tel. Le prolétaire est en effet, au sens littéral, l'être « prolifique » qui n'a d'autre raison d'être que de se multiplier (*proles*). Ainsi peut-on dire que l'espèce humaine tout entière s'est prolétarisée en se multipliant à l'infini sous le signe de la production (y compris démographique, puisque la reproduction de l'espèce a en quelque sorte succombé au principe industriel illimité de la croissance. Elle assume ainsi collectivement ce qui n'était

originellement que le destin des pauvres. Ce n'était pas le cas des sociétés antérieures, qui palliaient tout risque d'excédent ou de surproduction – y compris d'êtres humains – par des mécanismes spontanés de régulation).

Nous avons transgressé cet « équilibre », sans qu'on puisse vraiment désigner le point d'origine ni les causes de cette dérégulation générale. Y en a-t-il une d'ailleurs ? N'est-ce pas un pur processus chaotique, une logique accidentelle ? Quoi qu'il en soit, une fois atteint le seuil critique de prolifération, tout fait masse : les individus, les signes, les machines, le langage lui-même fait masse, tout passe dans une croissance exponentielle dont le processus, au-delà de ce seuil critique, est irréversible. En effet, si le prolétariat « historique », selon Marx, était destiné à s'abolir en tant que classe, cette prolifération massive, elle, n'est pas du tout destinée à prendre fin. Celle-ci ne saurait résulter que d'un effet de désaccumulation brutale, d'effondrement global.

Le fondamentalisme véritable, d'où procède la seule terreur véritable, est celui d'une technocratie fluide et mobile, celle des flux et des réseaux, d'une diaspora mentale et d'une dissémination sans appel : *un fondamentalisme sans fondement*.

Toutes les autres formes de violence réactionnelle, les intégrismes de tout poil, les totalitarismes, les fanatismes religieux et ethniques, toute cette violence visible et spectaculaire qui culmine dans le terrorisme, est moins meurtrière que celle, invisible et tentaculaire, du processus mondial inexorable, du « *world processing* ».

De même la menace atomique n'est que la métaphore de l'atomisation, de la dislocation numérique de toutes choses en un immense logiciel où ce ne sont pas seulement les corps qui sont irradiés et volatilisés, mais les structures mentales.

De cette structure volatile d'un sujet dépolarisé, substitué par un logiciel de la volonté et de l'action, de ce corps sans organes, traversé par les flux, avec extension d'un désir sans objet, il n'y a pas de plus belle illustration que celle de *L'Homme sans qualités*, de Musil.

*

* *

Musil

« De nos jours au contraire, ce centre de gravité de la responsabilité n'est plus en l'homme, mais dans les rapports des choses entre elles. N'a-t-on pas remarqué que les expériences vécues se sont détachées de l'homme ? Elles sont passées sur la scène, dans les livres, dans les laboratoires et les performances scientifiques, dans les communautés religieuses, etc.

Il s'est constitué un monde de qualités sans homme, d'expériences vécues sans personne pour les vivre. On en viendrait presque à penser que l'homme, dans le cas idéal, finira par ne plus disposer d'une expérience privée, et que le doux fardeau de la responsabilité personnelle se dissoudra dans l'algèbre des significations possibles. Il est probable que la désagrégation de la conception anthropomorphique qui pendant si longtemps fit de l'homme le centre de l'univers, mais qui est en train de disparaître depuis plusieurs siècles déjà, – cette désagrégation atteint enfin le Moi lui-même : la plupart des hommes commencent à tenir pour naïveté l'idée que l'essentiel, dans une expérience, soit de la faire soi-même, et, dans un acte, d'en être l'acteur.

Sans doute certaines personnes s'imaginent-elles encore avoir une vie personnelle et avoir une volonté propre. Mais cette sorte de gens paraît déjà absurde aux autres, sans qu'on sache encore bien pourquoi. Et, tout d'un coup, devant ces considérations, Ulrich fut bien obligé de s'avouer, dans un sourire, qu'il était malgré tout un caractère, ce qu'on appelle un «caractère», même s'il n'en avait aucun¹. »

J'aimerais citer un autre texte en regard, radicalement différent d'inspiration, qui est aussi une sorte de parabole. Un tableau véhément de cet univers hégémonique, fait d'indifférence et d'accélération, un monde au-delà de toute qualité et de tout jugement de valeur.

Don DeLillo. *Cosmopolis*

« Il était superficiel de prétendre que les chiffres et les tableaux fussent la froide compression d'énergies humaines désordonnées, réduites à de lumineuses unités au firmament du marché financier. En fait, les données

mêmes étaient vibrantes et rayonnantes, autre aspect dynamique du processus vital. C'était l'éloquence des alphabets et des systèmes numériques, pleinement réalisée sous forme électronique à présent, dans l'état 0/1 du monde, l'impératif numérique qui définissait le moindre souffle des milliards d'habitants de la planète. C'est là qu'était l'élan de la biosphère... »

« ... Les Grecs ont un mot pour cela, dit-elle chrismatikos. L'art de gagner de l'argent. Mais il faut donner un peu de souplesse au mot, l'adapter à la situation actuelle. Parce que l'argent a pris un virage. Toute fortune est devenue une fortune en soi. L'argent a perdu son caractère narratif, de même que la peinture l'a perdu jadis. L'argent se parle à lui-même. »

« Peu importe que la vitesse rende difficile la lecture de ce qui passe devant les yeux. C'est la vitesse qui compte. Peu importe le renouvellement sans fin, la façon dont les informations se dissolvent à l'autre bout de la série. Ce qui compte, c'est l'élan, le futur. Nous n'assistons pas tant au flux de l'information qu'à un pur spectacle, l'information sacralisée, rituellement illisible. Les petits écrans du bureau, de la maison, de la voiture deviennent une sorte d'idolâtrie, et les foules peuvent se rassembler dans la stupéfaction... Est-ce que ça ne s'arrête jamais ? Bien sûr que non. Pour quoi faire ? » Fantastique.

« Ces révoltés, ces manifestants, ce ne sont pas les fossoyeurs du capitalisme, c'est le libre marché lui-même. Ces gens sont un phantasme créé par le marché. Ils n'existent pas en dehors du marché. Il n'y a nulle part où ils puissent aller pour être en dehors – il n'y a pas de dehors. »

« La culture de marché est totale, elle produit ces hommes et ces femmes. Ils sont nécessaires au système qu'ils méprisent. Ils lui procurent énergie et

définition. Ils s'échangent sur les marchés mondiaux. C'est pour cela qu'ils existent, pour vivifier et perpétuer le système². »

*

* *

Tel est l'état des choses, où le système a fait main basse sur tous les dispositifs de simulation, de parodie, d'ironie, d'autodérision – sur tout le négatif et la pensée critique –, ne laissant à celle-ci que le fantôme de la vérité.

Et pourtant les jeux ne sont peut-être pas faits. Car les règles ont changé (peut-être même n'y en a-t-il plus ?), et la situation nouvelle est celle-ci : en niant l'existence même du Mal (toutes les formes d'altérité radicale, hétérogène, irréconciliable), en faisant du négatif une sorte de vestige préhistorique, le Bien a en quelque sorte rendu sa liberté au Mal. En se voulant le Bien Absolu, il a délié le Mal de toute dépendance, il lui a rendu sa puissance autonome, qui n'est plus seulement celle du négatif, mais celle de *changer les règles* du jeu. Quelque chose ressurgit de l'hérésie manichéenne, qui affirmait l'originalité et la singularité du Mal. Et on sent quelque chose d'analogue se jouer dans les profondeurs de cette réalité intégrale. Au fur et à mesure que les anciennes formes de révolte qui défiaient le pouvoir dominant se voient ravalées par le système lui-même –, de tous les interstices du système jaillit une contre-finalité nouvelle, un défi à la suprématie du Bien, qui infiltre et désintègre cette réalité bien plus radicalement que ne le faisait le travail du négatif.

Et quand la puissance du négatif se perd, quand les interdits, les contrôles, les inégalités, les différences disparaissent un à un, pour mieux s'intérioriser dans la sphère mentale, c'est alors que *le Mal, interdit de séjour, devient ventriloque*.

On se souvient de la fameuse publicité de la BNP, dans les années 1970 : « Votre argent m'intéresse ! », qui résumait mieux que n'importe quelle analyse critique l'ignominie du capital. Celle-ci avait été dénoncée depuis longtemps, mais ce qui fit événement et scandale, c'est que la formule fût énoncée par le banquier lui-même, c'est que la vérité sortît de la bouche du

Mal. La vérité venait de la puissance dominante elle-même, assurée d'une immunité totale et assumant son « crime » en pleine lumière.

La plus récente profession de foi du même genre est celle de Patrick Le Lay, PDG de TF1.

« Soyons réalistes : le métier de TF1, c'est d'aider Coca-Cola à vendre son produit... Pour qu'un message publicitaire soit perçu, il faut que le cerveau du téléspectateur soit disponible. Nos émissions ont pour vocation de le rendre disponible, c'est-à-dire de le divertir, de le détendre pour le préparer entre deux messages. Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau humain disponible... Rien n'est plus difficile que d'obtenir cette disponibilité. »

Il faut rendre hommage à cette fantastique déclaration de principe pour son cynisme professionnel (qu'elle partage d'ailleurs avec bien d'autres, voir le slogan de La Poste : « L'argent n'a pas de sexe, mais ça ne doit pas l'empêcher de se reproduire »).

Mais la question n'est pas là. Ce qui a frappé les esprits, dans le cas de Le Lay, c'est l'insolence du propos, qui a fasciné même ceux qui le condamnent. Cette désinvolture immorale n'est-elle pas le signe d'une plus grande liberté de parole que celle de l'éternelle langue de bois de la contestation critique ?

Et c'est bien là le problème : que la vérité soit subtilisée par un discours « arrogant », qui se joue de toute critique en la court-circuitant. Le véritable scandale n'est pas tant dans le cynisme technocratique que dans la rupture d'une règle de notre jeu social et politique : aux uns la corruption, aux autres la contestation. Si les corrompus ne respectent plus ce protocole, s'ils étalent ouvertement leur jeu, sans même nous faire la grâce de l'hypocrisie, alors le mécanisme rituel de la dénonciation nous échappe – le capital mis à nu par les capitalistes mêmes.

Le Lay nous vole le seul pouvoir qui nous reste, il nous vole la dénonciation ! C'est là le scandale. Sinon, comment expliquer cette flambée de réactions à la levée d'un secret de Polichinelle ? Au lieu de dénoncer le Mal à partir du Bien – éternelle position morale –, il énonce le Mal à partir du Mal. Du coup, tout ce qui se surpasse dans l'arrogance (Le Pen), dans le cynisme (Le Lay), dans la pornographie (les images d'Abou Ghraïb), dans

la mythomanie (la fabuleuse histoire de Marie L.) démasque la vérité du système par son outrepassement même, bien plus efficacement que la critique traditionnelle !

Si la vérité fait mouche et marque les esprits, c'est parce qu'elle vient paradoxalement de l'horizon du Mal. On s'attend toujours qu'elle vienne du côté des Lumières et de la Raison – ce qui fut peut-être historiquement vrai –, mais aujourd'hui c'est de l'horizon du Mal qu'émerge la vérité comme un événement inattendu, qui prend toute sa force de venir de là où on ne l'attendait pas.

Tous les discours du Bien sont ravagés par l'ambivalence. Ceci est particulièrement visible dans le rapport à la bêtise, comme l'expression la plus glauque, mais aussi la plus directe et la plus massive de cette ventriloquacité du Mal. Philippe Muray a magnifiquement décrit cette béatification, cette pacification grotesque du monde réel, ce ravalement festif de toute la modernité dans la fête, comme concession perpétuelle. Or c'est bien là, dans cette extension du domaine de la Farce, que le Mal ventriloque se fraye un chemin de toutes parts, instaurant l'hégémonie de la bêtise – qui est l'équivalent de l'hégémonie tout court.

De toutes les modalités empruntées par le négatif proscrit, pour transparaître sur le mode ventriloque, la bêtise est à la fois la plus banale et la plus mystérieuse. Mieux, en l'absence d'instance supérieure, elle devient une source d'énergie et de vérité cachée inépuisable, puisqu'elle vient de l'immensité de la bêtise elle-même. Il faut donc – et cela Muray l'a bien vu – en tirer toute l'énergie infuse, la laisser se déployer elle-même dans toute son infatuation – laisser parler le Mal « par le ventre ».

Cette mascarade, cette banalité du Mal derrière l'Empire du Bien, il faut la laisser travailler à sa propre dérision. C'est ça l'intelligence du Mal. D'ailleurs, en l'absence désormais d'une puissance active du négatif, d'où pourrait nous venir aujourd'hui l'énergie, sinon d'une abréaction violente à cette stupidité ambiante ?

Dès que le Bien règne et prétend incarner la vérité, c'est le Mal qui passe à travers.

Prenons le Non au référendum³ ! Il est évident que c'est la bêtise qui a voté Non, ce sont statistiquement les plus stupides (arriérés, demeurés) qui ont voté Non, mais cette bêtise, c'est précisément l'intelligence du Mal. C'est le Mal Ventriloque qui a répondu Non au référendum. Non pas l'esprit du Négatif, qui, lui, partage avec le Oui l'assentiment à la Raison Politique. Mais un Non illogique, réfractaire à la Raison Politique, et traversé par l'exigence de ne pas être annexé, pris en otage par quelque modèle que ce soit, fût-il idéal (surtout s'il est idéal !), de ne pas se prêter au stratagème dialectique : votre Non est un Non à l'Europe telle qu'elle est, mais un Oui à l'Europe telle qu'elle devrait être !

Il n'y a aucune différence entre le Oui libéral et le Non « social » européen. C'est pourquoi le Non qui n'est qu'un Non à telle ou telle Europe n'en est pas un véritablement – seul fait événement ce Non étrange, non politique, non dialectique, insaisissable puisqu'il va à l'encontre de l'intérêt bien compris, un Non qui n'est pas le contraire d'un Oui (celui des choses qui peuvent se passer de leur contraire pour exister), mais qui serait plus proche d'une dénégation silencieuse, celle qui fait dire à Bartleby⁴ : « *I would prefer not to !* » J'aimerais mieux ne pas ! Je ne joue pas le jeu. (Mais sans prétendre en donner une raison).

Il faut être capable de se battre contre tout ce qui vous veut du Bien.

Contre l'Axe du Bien : la parallaxe du Mal.

Gilmore (le chant du bourreau) et son refus de la grâce⁵.

Bartleby et sa dénégation tenace. Ceux qui votent Non à l'Europe Divine.

Les immigrés qui brûlent leurs écoles. Tous se battent contre ce qui leur veut du bien.

Ainsi fait Gilmore dans *Le Chant du bourreau* – et c'est ce qui rend drôle et paradoxale cette vulgaire histoire de condamné à mort. Il se bat, il est forcé de se battre contre ses meilleurs défenseurs (ceux qui refusent qu'il soit exécuté, au nom du principe absolu du droit de vivre, mais qui se révèle pour ce qu'il est : l'obligation morale de vivre à tout prix, l'impératif catégorique de l'existence, ce pour quoi d'ailleurs on pendait les suicidés, morts ou vifs, au Moyen Âge). C'est contre cet ultimatum que s'insurge

Gilmore – non pas qu’il soit pour la peine de mort, non, mais il est tout autant contre l’injonction de vivre, contre ce « droit de l’homme » institutionnel, auquel il oppose un autre droit de l’homme, inconditionnel celui-là, le droit de mourir. Du coup, il est au-delà de son propre crime, et de toute idée de châtement, et il transforme son cas particulier en un duel métaphysique avec les forces du Bien. Ceux-là même qui veulent le sauver (malgré lui) en viennent à le détester pour avoir exigé de mourir. Pour un peu, ils le condamneraient à mort pour avoir refusé de mourir.

C’est une assez jolie contradiction de tout le système de valeurs morales – et c’est qu’au fond, condamner quelqu’un à mort, et le condamner à la vie « par principe », c’est la même violence légale. Et elle doit être refusée dans tous les cas, même et surtout lorsqu’elle vous veut du bien.

Gilmore ne pense pas du tout qu’il ait « mérité » de mourir, ni que pour expier il faille se laisser prendre la vie. Ayant été condamné à mort, il exige simplement que les autorités assument leur sentence comme lui est disposé à le faire. Par là, il fait apparaître que toute sentence est une arme à double tranchant et qu’elle peut être retournée à l’envoyeur. C’est un défi où la mise à prix est sa propre mort, mais où l’enjeu est de faire perdre la face à toute une société qui, dans son arrogance, se réserve le droit de lui faire grâce contre sa propre volonté (la mise en jeu de leur propre mort comme arme de défi, et non du tout suicidaire, est aussi la stratégie des terroristes). S’il l’emporte dans ce duel, il perd certes la vie, mais il retrouve de lui-même une image glorieuse – loin des voies du repentir et du pardon, qu’il méprise.

C’est un peu comme l’Étudiant de Prague qui, lorsqu’il tire dans le miroir d’où son image lui a été volée, meurt, mais, au moment de mourir, il se retrouve dans les fragments du miroir.

C’est comme cette patiente dans le coma à qui on inflige la vie à perpétuité – interdit de la débrancher. Gilmore veut qu’on le débranche.

C’est toujours une question du don. Du don qu’on refuse parce qu’il vous est infligé unilatéralement – ce qui équivaut à une humiliation et à une dépossession symbolique. On le voit bien à la rage qui est celle des défenseurs de l’existence à tout prix, la même que celle des défenseurs du Oui contre ceux du Non. Extraordinaire colère intempestive de ceux qui vous veulent du bien contre ceux qui s’y refusent. C’est la colère des gens de Dieu (de l’Europe Divine), de ceux qui ont pour eux le droit universel, et

donc celui d'exterminer les apostats. Cette haine des déçus du Bien conquérant, de la Raison hégémonique, est bien plus féroce que celle des dépossédés, de ceux à qui on prend, qu'on exploite et à qui on arrache les moyens matériels de vivre. Ceux-là n'ont d'issue que dans une violence libératrice, une violence de contestation et de revendication. Tout autre est la violence de ceux à qui on donne, à qui on donne de force, à qui on fait la grâce de vivre. À ceux-là ne reste que la revanche symbolique.

Or celle-ci cristallise, faute de mieux, dans le retrait inconditionnel de l'ordre social, de l'ordre planétaire, de l'ordre conventionnel, des bienfaits de la raison.

C'est pourquoi le cas de Gilmore, qui veut qu'on le tue, qu'on le débranche, qui refuse toute mansuétude de la loi qui lui ferait perdre la face, est aujourd'hui le reflet d'une situation universelle, et d'un défi universel : défi à cette emprise de tous les réseaux, à cet arraisonnement par tous les bienfaits de la Raison, de la Technique et de la Science.

Doit-on accepter ou non ce conditionnement inconditionnel ?

Nous sommes tous aujourd'hui réduits à sauver le peu de singularité, le peu de territoire et d'espace symbolique qui nous reste, contre une machinerie mondiale, une entreprise mondiale de Bienfaisance, qui exige de nous le sacrifice de toute volonté et de tout intellect (c'est toujours le pacte proposé par le Grand Inquisiteur chez Dostoïevski : bien-être et servitude).

Et d'où viendrait cette énergie « hors-jeu » ? De cette zone aveugle qui est là dans chaque individu, de ce « cœur » réfractaire aux injonctions de tous les dispositifs, de tous les appareils de rationalisation.

C'est tout cela qui est en jeu dans la fantastique défense de Gilmore.

*

* *

Dans la perspective prométhéenne d'une croissance illimitée, il n'y a pas seulement la volonté de tout faire fonctionner, de tout libérer, il y a aussi celle de tout faire signifier.

Que tout tombe sous le coup du sens (et de la réalité). Dans certains cas, nous savons que nous ne serons jamais en mesure de savoir. Mais dans l'immense majorité des cas, nous ne savons même pas ce qui a disparu et nous a pour toujours et déjà échappé.

Or l'effort systématique de la science est d'éradiquer ce domaine secret, cette constellation du secret, et d'effacer cette ligne de démarcation entre le violable et l'inviolable.

Tout ce qui est voilé doit être révélé, tout doit être réductible à l'analyse. Donc tout l'effort (surtout depuis que Dieu est mort, qui freinait cette tentative d'effraction du monde naturel) conduit à une extension du domaine du sens (du savoir, de l'analyse, de l'objectivité, de la réalité).

Or tout porte à penser que cette accumulation, cette surproduction, cette prolifération de sens constitue (un peu à l'image de l'accumulation du gaz à effet de serre) une menace virtuelle pour l'espèce (et pour la planète) puisqu'elle détruit peu à peu, à force d'expérimentation, ce domaine de l'inviolable qui nous sert en quelque sorte de couche d'ozone et nous protège du pire – de l'irradiation meurtrière, de la volatilisation de notre espace symbolique.

Ne faudrait-il pas alors travailler exactement dans le sens inverse, travailler à l'extension du domaine de l'inviolable ? Restreindre la production du sens comme on cherche à le faire du gaz à effet de serre, renforcer cette constellation du secret et cette barrière impalpable qui nous sert d'écran contre le déferlement de l'information, de l'interaction et de l'échange universel.

Ce travail inverse existe – c'est celui de la pensée. Pas du tout le travail analytique d'une intelligence des causes, de la dissection d'un monde/objet, pas du tout celle d'une pensée critique et éclairée, mais une autre forme d'intelligence, qui est celle du secret.

*

**

Ce qui reste énigmatique, c'est la simultanéité de la détermination et de la contre-détermination. L'être social se détermine aussi *contre* le social. Une société se détermine aussi *contre* son propre système de valeurs. D'où toutes ces abréactions imprévisibles, individuelles ou collectives, dues à cette ambivalence fondamentale, qui ne disparaît jamais, puisque toute tentative de l'intégrer, de réduire cette « duplicité » la ressuscite au contraire. Quant au social et à la sociologie, qui le légitime et l'érige en discipline objective (et plus loin, au socialisme qui l'érige en idéal ou en

idéologie), ils disparaissent en tant que tels – ruinés pas cette prétention unilatérale. Contresens anthropologique.

Dans un ultime effort pour sauver cette espèce en voie de disparition (le social), on a inventé une catégorie virtuelle, la « socialité », en essayant de sublimer les mécanismes objectifs du social, désormais obsolètes, en une structure fluide, devenue vibration et influx nerveux véhiculant le « lien social » (pléonasme : si le social existe, c'est forcément déjà une liaison – aussi dangereuse que n'importe quelle autre).

Le triomphe du Bien, donc, n'est jamais sans effet de retour.

La réponse vient toujours, même si on l'a extirpée à la racine, et l'onde de choc venue de cette abolition du négatif et du contre-don est en train de prendre la même envergure que la puissance mondiale. Celle-ci paie les frais de cette gigantesque purification ethnique qu'elle a entreprise sur le négatif : ayant aboli le négatif, elle ne peut même plus être « dialectiquement » niée, seuls la menacent une dénégation beaucoup plus violente, un déni et un désaveu radical – sous une forme particulièrement ironique, puisqu'elle passe par une sorte d'autodestruction cannibale.

C'est donc une sorte de lame de fond, d'onde de choc qui vient déferler du fond de l'anthropologie, et dépasse de loin nos vulgaires crises économiques, sociales ou politiques. Et c'est elle qui fait que notre actualité paraît tellement ridicule, tellement convulsive et hors de portée de toute solution réelle ou virtuelle. Toutes les analyses se cantonnent à un niveau superficiel – cherchant la plupart du temps une solution dans la recrudescence de ce qui fait sa perte.

*

* *

La honte aujourd'hui, la disgrâce absolue, c'est de ne pas répondre à un impératif de croissance – ou de ne pas en donner les signes – ce qui revient au même.

C'est ainsi que la plupart des choses prennent une telle dimension, prolifèrent et se mondialisent en l'absence totale d'une justification « objective ».

Rien n'est plus caractéristique aujourd'hui que cette véritable incrustation de la croissance dans la mentalité universelle.

On voit pourtant se dessiner, en filigrane de cette croissance, une réaction étrange et contradictoire, qui monte subtilement à l'encontre de cet objectif inconditionnel. Une sorte de doute et de repentir, voire même d'angoisse, devant cette nécessité d'aller au bout de ses possibilités. Ne devine-t-on pas, au-delà de notre gigantesque avancée technique, une difficulté de plus en plus grande, pour l'espèce, de s'identifier à elle-même, ou tout simplement de savoir ce qu'elle est ? Cette péripétie est tout autre chose qu'une péripétie critique vis-à-vis de l'état de la croissance, c'est un désaveu de la croissance elle-même, le désaveu le plus souvent inconscient et clandestin de tout le système de valeurs sur lequel se fonde notre société.

Encore une fois, il ne s'agit pas d'une critique politique, sociale ou économique consciente, mais d'une dissidence, d'un refus de jouer le jeu. De trahison.

C'est ici qu'interviennent Zidane et son coup de tête lors de la dernière Coupe du Monde – acte fulgurant de disqualification, de sabotage, de « terrorisme ». En brisant ce rituel d'identification planétaire, cette cérémonie nuptiale du sport et de la planète, en refusant d'être l'idole et le miroir de la mondialisation dans un événement aussi emblématique, il nie le pacte universel qui permet la transfiguration de notre triste réalité par le Bien, et à des milliards d'êtres humains non identifiés de s'identifier dans le vide (c'est la même sublimation qui s'opère dans l'illusion sacrée de la guerre). Et c'est d'ailleurs comme acte de désertion qu'il a été stigmatisé, mais qu'il est devenu simultanément un geste culte : en passant du sommet de la performance au sommet de la contre-performance, à la mise en échec du Bien dans toute sa splendeur, c'est le Néant au cœur de la mondialisation qu'il met soudain en évidence. Et ceci par un geste simple, qui n'est pas du tout un geste de révolte. On dirait que ce geste, en dehors de tous ses aspects subjectifs, lui vient d'ailleurs – pivot d'un basculement et d'une dérision instantanée du système entier. Certainement le « scandale » le plus

glorieux (et le plus élégant) auquel il nous aura été donné d'assister depuis longtemps. Un « coup » qui aura fait perdre la coupe du monde à tout le monde, mais n'est-ce pas mieux que d'avoir fait triompher la mondialisation elle-même ?

Il y a là le principe d'un événement véritable, de ces événements singuliers qui récusent la mondialisation (l'hégémonie) d'un seul trait – saisissant cette puissance au point culminant de sa mise en scène pour « mieux lui tordre le coup », comme aurait dit Rimbaud (qui accomplit l'équivalent de cet acte terroriste dans le champ de la poésie). D'un seul coup, tous les signes s'inversent (voir aussi le Pavillon d'Or, la Solitude du Coureur de Fond, Bartleby, Gilmore, etc.), et ceci non par l'effet d'une décision ou d'un calcul, ni même selon un hasard objectif, comme la balle de tennis de *Match point*⁶ en équilibre instable à la crête du filet : si elle tombe de ce côté-ci, vous gagnez, de l'autre, vous perdez tout.

On pourrait dire de la même façon : Zidane aurait pu ou non donner son coup de boule, et il y aurait eu dans l'un et l'autre cas des raisons valables. L'événement obéit, même dans le cas du « hasard », au principe de Raison suffisante... Mais il ne s'agit pas du libre arbitre de Zidane : s'il avait bien la possibilité de passer ou non à l'acte, l'événement, lui, n'était pas libre de ne pas se produire. Un jour ou l'autre, Zidane ou pas, la mondialisation (la puissance mondiale) se serait trouvée, elle se trouve dès aujourd'hui confrontée à son succès, à son extrémité et donc affrontée à cette convulsion automatique pour laquelle il n'y a pas de raison valable.

On peut se représenter le scénario ainsi : jusqu'ici (et ceci concerne aussi bien le *Mundial* que la montée en puissance d'une stratégie géopolitique), tout converge dans le sens positif, les jeux sont faits, et brusquement surgit, par la grâce infime d'un détail – soudain, le scandale métaphysique –, quelque chose qui ne joue plus le jeu, qui n'obéit plus au principe de Raison suffisante.

Parmi mille autres, cette péripétie obéit à ce que Musil appellerait le « Principe de Raison insuffisante » (le 11/9 y obéit lui aussi) : « Tout le monde s'entend sur le principe de Raison suffisante. Malheureusement, pour tout ce qui le concerne directement, l'homme y fait toujours exception.

Dans notre vie réelle, je veux dire personnelle, comme dans notre vie historique et publique, ne se produit jamais que ce qui n'a pas de raison valable. »

Dans ce sens, cet événement intempestif, isolé et épisodique, est un épisode remarquable dans la lutte contre l'identification totale du monde – un moment exceptionnel de simplicité dans un contexte exceptionnel de triomphe du consensus –, un geste venu d'ailleurs en quelque sorte (comme pour le 11 septembre, on peut dire que secrètement tout le monde attendait un signe de cet ordre, mais les signes de cette envergure mondiale sont très rares).

Exceptionnel dans le domaine de la Raison suffisante, mais d'une nécessité et d'une logique implacable dans celui de la Raison insuffisante – en ce que ces événements n'ont pas besoin d'un acteur ni de motivations subjectives pour avoir lieu : ils traduisent simplement le fait qu'une puissance, n'importe quelle puissance, porte au plus profond d'elle-même sa potentialité d'anéantissement, d'autoanéantissement, qu'elle ne peut pas ne pas accomplir si on la force, en toute bonne logique à aller au bout de ses possibilités.

C'est pourquoi un tel événement est fatal, et pourquoi il n'y a pas besoin de quelque raison « objective » et suffisante – c'est parce que le signe caché de cette puissance se retourne naturellement contre elle-même, c'est elle qui fait tout le travail, elle est en quelque sorte autosuffisante, à la fois autoprophétique et autodestructrice.

Ce qui distingue cette sorte d'événement de l'événement historique, c'est qu'il ne procède ni d'une révolte, ni d'un rapport de force, ni du travail du négatif. Si Zidane met en échec d'un seul coup, s'il défie sans même y réfléchir la puissance mondiale incarnée dans le football, ce n'est pas du tout par un sentiment de révolte, ou d'une opposition à quoi que ce soit. Il y a bien longtemps que tout ce qui vient de cette pensée critique et révolutionnaire, de cette forme dialectique de dépassement, est vidé de sa substance.

De ce côté-là les jeux sont faits – mais ils ne le sont pas du côté de cette même puissance aux prises avec elle-même. Et c'est par une ironie tout aussi diabolique que cette stratégie de résorption crée les conditions mêmes de son renversement.

Puisqu'elle a kidnappé toutes les solutions et qu'elle s'érige elle-même en solution finale, il ne reste d'autre alternative que son effondrement, son renversement au terme d'un processus désormais sans adversaire, sinon ce néant et cette mort qu'elle porte en elle dès l'origine, mais qu'elle cherche désespérément à effacer grâce à l'arraisonnement total du monde.

Réveiller la mort au cœur de la puissance (comme Warhol voulait retrouver le néant au cœur de l'image), telle est la figure du nouvel antagonisme, et ceci ne peut se faire qu'à travers des événements plus subtils que l'insurrection frontale ou la défense des droits de l'homme. Par des événements parodiques, par toutes les formes symboliques de dissuasion, de *deterrence* – donc par les diverses formes de la terreur. Dans ce sens, le geste de Zidane est un acte terroriste.

*

* *

La règle fondamentale, qui ne cesse de jouer jusque dans notre monde le plus actuel, quoique venue du fond de l'anthropologie, est celle du don et du contre-don.

Si le monde naturel nous est donné, il doit pouvoir y être répondu. Si on ne peut y répondre, alors il faut liquider le monde naturel. C'est dans une entreprise de cet ordre que s'est lancé le genre humain, singulièrement depuis les temps modernes, dans une abstraction de plus en plus grande, jusqu'à une structure hégémonique qui nous libère totalement de l'ordre naturel. Probablement que par cette performance mondiale, par cette machination technique, cette substitution d'un univers contrôlable, fait de nos propres mains, nous cherchons à conjurer l'angoisse de tout ce qui nous a échappé dès l'origine, de ce qui nous a été donné sans retour.

Nous pensions avoir trouvé un expédient en rayant le monde naturel de la carte. Mais d'une part, cela ne règle pas du tout les données symboliques

du problème : l'entreprise de transformation du monde est une opération technique et non pas symbolique. Et d'autre part, ce n'est pas une réponse. Nous nous contentons de liquider ce à quoi nous ne pouvons pas répondre.

Or cette solution technique a fini, dans sa démesure, par produire un monde d'où l'être humain est exclu (ce qui est normal, puisque, il est lui-même un être naturel), et provoqué une nouvelle situation d'angoisse fondamentale : celle d'avoir affaire à un monde qui nous échappe totalement.

Reste à comprendre ce qui pousse l'espèce humaine à s'engouffrer dans cette performance ? Rien, sauf... sauf à supposer que *c'est là notre véritable réponse*.

Que ce délire de substitution est notre forme de contre-don, notre défi. Dans cette hypothèse, tout notre univers technique, jusque dans sa démesure, prendrait alors une haute valeur symbolique, de réponse à ce don originel (au crime originel) qu'est l'existence du monde sans nous, sans que nous ayons été consultés. Auquel cas, selon cette nouvelle hypothèse, il n'y aurait plus de raison de soumettre toute cette évolution du système aux feux du négatif et de la pensée critique.

Les jeux seraient faits, là aussi. « ... *l'état 0/1 du monde, l'impératif numérique qui définit le moindre souffle des milliards d'habitants de la planète... c'est là qu'est l'élan de la biosphère...* », comme l'écrit DeLillo.

Dès lors il n'y aurait plus à rêver d'une alternative critique ou symbolique. Il n'y aurait qu'à persévérer dans la destruction puisque c'est là notre défi, notre orgueil, d'avoir brisé la règle symbolique fondamentale et d'avoir, non seulement imaginé, mais réalisé jusqu'au pire (mais où est le pire dans ce cas ?) un univers de science-fiction véritablement inhumain.

On pourrait d'ailleurs étendre l'analyse de cette machination intégrale à tout le champ de la simulation. Imaginer que la précession des modèles et des images, le stratagème qui efface les limites du vrai et du faux, est lui aussi une forme de réponse offensive au monde vrai, au monde réel, que tout cela est fait pour échapper à la vérité et à la réalité, à la prétention

insupportable de ce monde « naturel » qui nous a précédés et prétend nous imposer ce privilège d'antériorité.

En fait, tout se résumerait ainsi : *nous voulons être l'original*, et cela par tous les moyens. Fût-ce au prix de détruire le vrai. Ainsi parachevons-nous la réalité par une entreprise de démolition qui prend aujourd'hui tournure de délire.

Malheureusement, aujourd'hui, l'entreprise a si bien réussi, le progrès a si bien fait en sorte que tout nous soit virtuellement donné, que tout nous soit disponible, que nous nous retrouvons dans la même impasse qu'à l'origine : face à une réalité aussi évidente et irrésistible que si elle nous était tombée du ciel ! Et nous ne savons toujours pas comment y répondre. Ni devant qui en répondre. Nous ne pouvons plus rien mettre « en regard » de ce monde technologique (de cet univers hégémonique). Nous ne pouvons plus rien mettre « en regard » de quoi que ce soit ni même imaginer quelles seraient les limites extrêmes de cette évolution. Et ceux en qui il reste encore une lueur de nostalgie en sont à se demander pour quoi le monde est si vulnérable à une telle entreprise de « mondialisation », et pourquoi l'être humain est si vulnérable à cette entreprise d'élimination systématique de l'humain.

Reste aussi la nostalgie qu'ont cultivée toutes les hérésies au fil de l'histoire – le rêve, parallèlement au déroulement du monde réel, de l'événement absolu qui ouvrirait sur les mille ans de bonheur. L'attente exacerbée du seul événement qui démasquerait d'un seul coup l'immense complot qui nous submerge. Cette attente est toujours au cœur de l'imagination collective. L'Apocalypse est là, à doses homéopathiques, en chacun de nous.

Texte inédit, écrit pour être lu à Quito (Équateur) en ouverture de la 14^e conférence internationale de l'Académie de la Latinité le 21 septembre 2006

1 Traduction de Philippe Jaccotet.

2 Traduction de Marianne Véron.

3 Le 29 mai 2005, les Français ont répondu par référendum à la question : « Approuvez-vous le projet de loi qui autorise la ratification du traité établissant une Constitution pour l'Europe » (*NdE*).

4 Héros d'une nouvelle de Herman Melville, intitulée *Bartleby the Scrivener, A Wall Street History* et de nombreuses fois traduite en français. (*NdE*).

5 Le 17 janvier 1977, à la prison d'État de l'Utah (USA), un peloton d'exécution mit un terme à la vie de Gary Gilmore, reconnu coupable d'un double meurtre. Celui-ci avait refusé de faire appel et avait demandé que la justice aille jusqu'au bout exigeant d'être mis à mort. (*NdE*).

6 Film de Woody Allen sorti en salles en 2005.